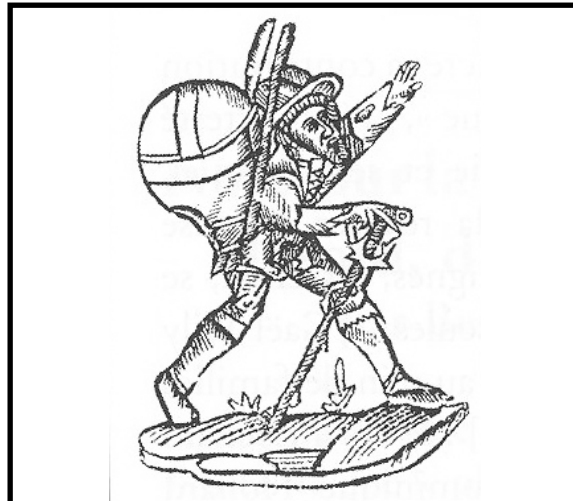


PETIT TRAITÉ DE MYTHOLOGIE CELTIQUE

PARTIE 1 : LES MATÉRIAUX

CHAPITRE 8 : LE FOLKLORE FRANÇAIS

Bernard ROBREAU



*Le Gargantua à la hotte,
infatigable marcheur emblématique
de la Société de Mythologie Française*

CHAPITRE 8 : LE FOLKLORE FRANÇAIS

L'importance de la tradition orale pour la mythologie celtique a longtemps été intuitivement perçue et quelques travaux publiés au XIX^e siècle dans les *Mémoires de l'Académie celtique* puis par Sébillot, Saintyves et Gaidoz, mais il faut attendre Henri Dontenville et sa *Mythologie française* publiée en 1947 pour que l'on se soucie réellement d'éplucher le légendaire français et d'en rechercher les sources anciennes d'une manière systématique.

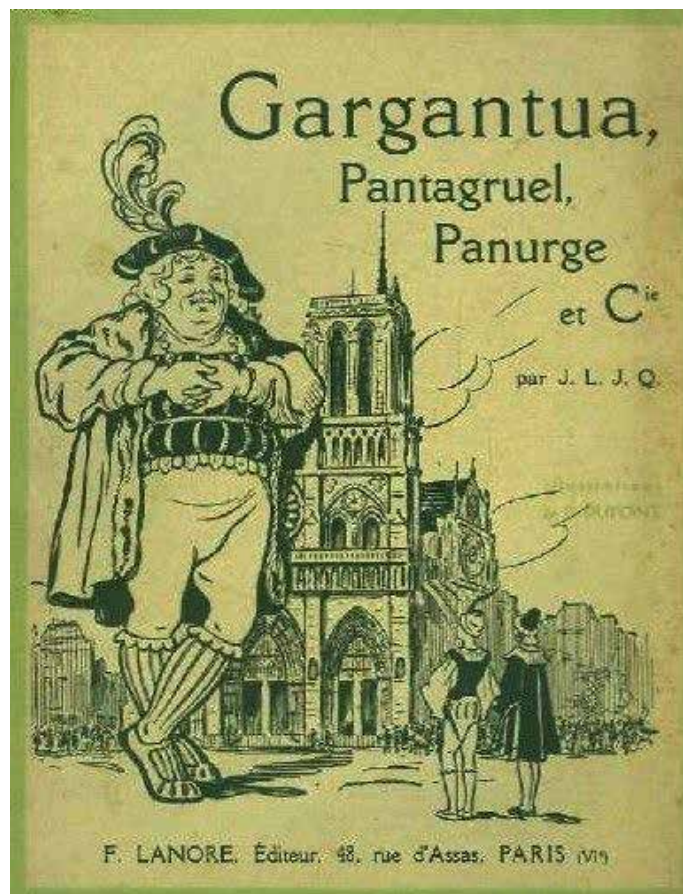
Gargantua et le Jupiter celtique

Le personnage de Gargantua a constitué un des plus anciens sujets d'étude de la Société de Mythologie française. Dès sa première édition, la *Mythologie française* de Henri Dontenville lui consacre trois de ses chapitres et le bon géant fait également des incursions dans plusieurs autres. Le président fondateur met d'ailleurs bien en évidence un domaine de diffusion de la légende gargantuesque correspondant grossièrement à la zone gauloise ayant ultérieurement adopté la langue française. Bernard Sergent a voulu suivre l'intuition de Dontenville le portant à envisager une origine préceltique et il a restitué une origine préhistorique par la comparaison avec le géant caucasien Amirani¹. Que cette hypothèse soit exacte ou non, le type du personnage de Rabelais n'a pu parvenir jusqu'à nous que par le filtre de la civilisation gauloise et il convient donc, dans un traité de mythologie celtique, de se demander quel a été le prototype celtique de notre Gargantua puisque le nom de ce dernier ne remonte certainement pas aussi haut.

Gargantua n'est que la face émergée d'un iceberg. Avant que l'oeuvre de Rabelais et la littérature de colportage ne diffusent largement son nom, il apparaissait certainement sous d'autres identités. Ainsi, si la légende de l'enjambée du géant recensée par J. Delmas en Rouergue² possède le plus souvent Gargantua pour héros, ce dernier peut également être le Diable, saint Pierre, Samson, Roland, le Juif errant ou tout simplement le Jaïant. Une chaise de Gargantua (deux rochers de la vallée de la Seine près de Duclair) n'était en 1188 qu'une *curia gigantis*, une chaise du géant. Le personnage mythique existait donc avant

1 Sergent B., « Gargantua, Jean de l'Ours et Amirani », *Mythologie française*, 165-166, 1992, pp. 30-59.

2 Delmas J., « L'enjambée du Géant. Un mythe se rapportant à la traversée des vallées et aux limites », *Croyances et rites en Rouergue des origines à l'an mil*, (dir. Ph. Gruat), Musée archéologique de Montrozier, 1998, pp. 283-313.



Depuis Rabelais, les aventures du bon géant Gargantua ne cessent de passionner la jeunesse

qu'il adopte le nom de Gargantua et il était assez embarrassant pour que l'Église catholique s'attaque à lui, l'assimilant au démon (d'où les versions où le géant est assimilé au diable) ou lui opposant des concurrents chrétiens, notamment saint Pierre. Avant Rabelais, on connaissait de très nombreux géants qui deviendront parfois des adversaires de Gargantua, comme Maury ou Pigalle en Anjou. Il s'agissait d'évolutions indépendantes mais parallèles du type du bon géant car Maury a aussi pour pratique d'engouler les navires qui passent sur la Maine.

Gargantua est d'abord un créateur du paysage. Ses mythes organisent et interprètent le paysage. Enlevant ici un caillou de son soulier, dépatant le second un peu plus loin, jouant aux quilles ou au palet, ou encore déversant sa hottée, il sème un peu partout des monts. Pris d'une colique, il crée les marais de Saint-Gond et en pissant donne naissance au lac de Nantua et à la rade de Paimboeuf. Désirant boire, il fait une enjambée pour placer ses pieds de part et d'autre d'une rivière et s'incline pour boire laissant les empreintes de ses pieds ou de ses talons, de ses coudes ou de ses mains sur des rochers qui se font face de part et d'autre d'une vallée, à moins que ce ne soit ses genoux qui expliquent un couple de ravins.

Sa force légendaire lui vaut l'attribution du jet de nombreux menhirs et de la construction de moult

tombeaux dolméniques qu'on les nomme palets de Gargantua ou tombeau du Géant. A Gallardon, c'est une tour ruinée dominant la bourgade qui est dénommée l'Épaulé de Gargantua. Jean Delmas soupçonne aussi les géants rouergats d'être à l'origine de nombreux ponts, parfois sous l'identité du Diable. Le mythe de l'enjambée symboliserait fréquemment une traversée, le lieu du bas où le géant se désaltère étant souvent un passage de barque, un gué ou un pont vers lequel des chemins descendent sur les versants de la vallée. En plusieurs lieux, il s'agirait de limites de cités gauloises comme vers Langogne au passage de la voie antique de Saint-Paulien (Vellaves) à Javols (Gabales) ou en d'autres contrées sur la Canche au passage de la voie d'Amiens à Théroüanne.

Sa taille gigantesque explique son énorme appétit et sa goinfrerie. A Bagé-la-Ville, dans l'Ain, il avale une bouillie de maïs qu'on lui enfourne avec une pelle et lui accorder l'hospitalité est ruineux pour le grenier et le cellier de ceux qui l'hébergent. En Bretagne, il attrape une indigestion à Saint-Malo après avoir avalé 790 boeufs et, dans le Léon, il débarrasse les champs de leurs pierres dans les villages qui l'ont régalé d'une abondante bouillie de blé noir. Se désaltérant à la rivière, il avale négligemment une

charrette, son bouvier et son chargement de foin ou de bois épineux qu'il prend pour des moustiques à moins que ce ne soit quelque bateau chargé de 500 fagots de bois. S'il s'obstine, il ne tarde pas à assécher la rivière. Un brin scatologique car ses défécations sont à la mesure de son appétit (à Rouen il chie le Mont Gargan et pisse le Robec), il est également gaillard. Il bouche le cours de la Seine ou de la Dordogne en allongeant son « troisième pied ». En Touraine, il traverse la Loire pour rendre visite aux filles de Saint-Genouph et, à Guérande (Loire-Atlantique), il réclame une femme; mais toutes celles de Bretagne ne sauraient lui suffire. A Saint-Jean-de-Beuvron en Normandie, les femmes venaient se frotter contre la pierre de Gargantua pour obtenir un mari ou un enfant. A Rouen, où le mont Gargan domine la côte Sainte-Catherine, les gargans étaient des amulettes fortement sexuées que les filles à marier portaient lors des Rogations.

Bernard Sergent a aussi remarqué que Gargantua est fondamentalement un marcheur à pied, ce qui l'inclinait à accorder une origine préceltique à notre géant. Il marche sans cesse, déposant un peu partout ses dépattures ou ses hottées. Il dispose pourtant d'une grant jument mais qui lui sert pour



Charnizay (l.-et-L.) et ses environs — Dolmen (appelé Palets de Gargantua)

d'autres usages, la queue de l'animal défrichant la Beauce. La jument accompagne alors Gargantua et sa famille vers l'ouest jusqu'au rivage de la mer où le géant l'abandonne. Gargantua est par ailleurs un bûcheron et un faucheur hors pair. En Velay, un hêtre lui sert de canne; plus au nord, à Saint-Bonnet-le-Château, il est bûcheron et échange son fagot contre un mouton et de la bouillie. En Anjou, il fauche un champ de blé ; près de Senlis, le menhir de Borest est une queue pour faucher. Dans une variante chrétienne de Normandie, à Cramenil-le-Rouvre, il a le dessous dans un concours de fauchage avec saint Pierre et de dépit jette là sa pierre à aiguiser (le menhir de Cramenil-le-Rouvre). En Bretagne, il détermine les zones fertiles, notamment en les débarrassant des pierres qui encombrant les champs.

Bien que débonnaire, notre géant n'ignore pas la guerre. A Marijoulet (Saint-Laurent d'Olt, vers l'Aubrac) où il fabriquait des pièces de joug pour la population, on lui fit la guerre ; il arracha un chêne, s'en servit comme massue et abattit leur clocher. On lui tirait dessus avec des fusils mais il prenait cela pour des piqûres de moustiques. Le savant Rabelais nous a narré la guerre picrocholine et, à Château-Landon, Gargantua affronte Gallimassue et ses Bédouins en leur jetant une pluie de projectiles dont témoignent encore les rochers de Larchant, ce qui raffermirait encore l'hypothèse d'une grande bataille mythique associée à ce lieu.

Les éléments essentiels du dossier rappelés, nous pouvons revenir à notre question initiale, à savoir si l'on peut retrouver un personnage divin ou mythique celtique qui aurait pu faire le lien entre les origines celtiques et nos géants francophones médiévaux ou modernes. Si l'on évoque un bon géant, gaillard et goinfre en lien avec la pierre et les bovidés, allant plus facilement à pied qu'à cheval, participant néanmoins à des combats militaires, je crois qu'un irlandais pensera immédiatement au Dagda et que Gargantua peut constituer un lointain héritier d'un géant continental qui devait se rapprocher d'un équivalent du Dagda. Étymologiquement, ce dernier est le « dieu bon » et sa goinfrerie n'a pas d'égale. Lorsqu'il vient chez les Fomoirs pour les espionner sous prétexte de demander une convention pour la bataille, on lui donne de la bouillie, on remplit le chaudron de vingt setiers de lait frais avec autant de farine et de graisse et on y ajoute des chèvres, des moutons et des porcs. Un cochon salé ne lui fait que deux bouchées et il quitte ses hôtes en marchant avec difficulté tant son ventre est rond. Il est aussi gaillard : outre sa tenue indécente, une tunique qui lui tombe jusqu'au renflement des fesses, son membre viril est

haut et long. On nous raconte qu'il avait eu un rendez-vous de femme avec la Morrigan. Il vit la femme se lavant dans la rivière Unius en Connaught. Elle avait un pied devant l'eau au sud et l'autre devant l'eau au nord ; cela signifie qu'elle est à la taille du Dagda et enjambe la rivière. Ils eurent une union et depuis le lieu s'appelle « le Lit du couple ». Autant dire que les actes du Dagda marquent aussi le paysage, même si cela est d'une manière moins lancinante que le Gargantua français qui dispose ici et là de fauteuils ou d'écuelles de pierre. Le couple a laissé ses empreintes dans la vallée d'Unius, probablement les montrait-on imprimées dans quelques rochers de part et d'autre de la vallée. Le Dagda est aussi bâtisseur et en lien avec la pierre. Il « était constructeur de forteresse, c'est lui qui creusa Rath Brese », créant une sorte de relief artificiel à la manière de Gargantua édifiant un tombeau dolménique. Derrière lui, il traîne une fourche branchue dont la trace suffisait comme frontière de province. Faut-il penser que ces frontières correspondent aussi à ces vallées qui hébergent les enjambées de Gargantua en limite de cités gallo-romaines, ou qu'il ne s'agit que d'une redondance des fossés du constructeur de forteresse ? Peut-être les deux. Qu'on l'imagine en dieu de l'abondance à cause de sa goinfrerie, en gaillard coureur de jupons ou en sculpteur de paysages naturels ou artificiels, la concordance semble étroite entre le Dagda et le géant rabelaisien. De manière plus générale, le Dagda est aussi un marcheur solitaire qu'on ne voit jamais à cheval ou en char comme Lugh ou la Morrigan et, s'il ne semble pas un guerrier de nature, il participe néanmoins aux grandes batailles de Mag Tured et s'illustre même dans la première en menant les troupes au combat, se mettant « à briser les bataillons, à bousculer les armées, à détruire les bataillons et à les chasser de leurs positions » et il fit tomber Cirib le guerrier sous ses coups violents.

D'autres détails de la légende de Gargantua méritent aussi d'être examinés. Gargantua est décrit par B. Sergent comme un dévorateur lorsqu'il met le nain Rincegodet dans sa gibecière après lui avoir brisé les mains et peut-être aussi lorsque, se désaltérant, il avale par mégarde attelage, bœuf, bateaux et passagers. Mais en même temps, il apparaît comme un « expert dans l'art de dominer les eaux³ ». Faut-il penser à un souvenir de la puissance de mort et de résurrection du Dagda ? Les liens de ce dernier avec l'eau sont bien connus : il s'unit avec la Morrigan sur la rivière d'Unius et son chaudron provient de Murias, c'est-à-dire de la mer (*muir*). L'aversion du héros francophone pour les chiens, manifeste en Ille-

³ B. Sergent, *op. cit.*, p. 43.

et-Villaine (rochers du Perrot à Combours ou Pierre au Mignon de Mézières) dans les pierres qu'il lance pour se défendre d'eux et en Vendée où il laisse choir la Pierre Follet de Rosnay-sur-Yon quand un chien le mord au mollet, remonterait-elle à une lointaine inimitié du type de celle opposant Cúchulainn (le « chien de Culann »), fils de Lug, à Cú Roi, une hypostase épique du Dagda⁴ ?

Ce personnage de Cú Roi fournit par ailleurs plusieurs autres éléments de comparaison. C'est un géant énorme, laid qui atteint le ciel en hauteur et laisse apparaître l'horizon marin entre ses jambes. On le rencontre souvent dans un brouillard druidique, ce qui explique la couleur grise de son manteau. Il a les mains pleines de chênes coupés qu'il lance contre ses adversaires et aussi une massue aussi lourde qu'une meule de moulin. Et chaque nuit, il est capable de faire tourner un château aussi rapidement qu'une meule. Tous ces traits se retrouvent dans des légendes gargantuesques. D'un seul pas, notre bon géant allait de Cannes aux îles de Lérins ou revenait de Jersey ou Guernesey jusqu'au continent en avalant la brume. A Labrit, dans les Landes, il repoussa les Anglais en leur lançant de grands chênes qu'il avait déracinés. Au cap Fréhel, il faisait tourner les moulins du souffle de sa narine. Dans le Nivernais, comme il avait menacé de provoquer la famine, les habitants le jettent dans un puits et lui lancent des meules de moulin sur la tête. Etant pris de coliques à Sallanches, en Savoie, les médecins descendent à cheval dans son estomac et y trouvent un moulin qu'il avait absorbé par distraction en buvant l'Arve. Une histoire voisine se raconte plus à l'ouest quand, ayant bu le Thouet, il se dirige vers la Loire et avale un moulin sur un coteau. Il en meurt d'ailleurs car les ailes continuent de tourner dans son ventre. B. Sergent dit justement qu'il est un ingurgitateur de moulins, peut-être faudrait-il mieux dire qu'il tourne à l'intérieur de lui-même comme une meule de moulin et cela rappelle aussi ces bêtes énormes de la *Navigation de la barque de Maelduin* dont les os et la chair tournent à l'intérieur de leur peau à moins que ce ne soit leur peau qui tourne comme un moulin alors qu'os et chair restent immobiles.

Par sa capacité à enjamber les rivières et à passer d'une île à l'autre en marchant sur le fond de la mer, Gargantua évoque aussi Bran le Béni, un autre géant, gallois et muni comme Cú Roi et le Dagda d'un chaudron. Bran passe de (Grande-)Bretagne en Irlande en portant sur son dos tout ce qu'il y avait de musiciens. Les guetteurs irlandais le prennent

pour une montagne. Dans la verte Erin, son corps sert de pont pour traverser la rivière Shannon. Un autre épisode le voit moudre comme farine les guerriers irlandais. Tous ces détails évoquent là encore autant Gargantua que le Dagda.

Cette capacité à tourner comme un moulin nous donne un nouvel argument essentiel pour considérer Gargantua comme un avatar tardif du Jupiter gaulois, dont le Dagda ou son hypostase Cú Roi représentent les équivalents irlandais, et Bran le Béni une figure galloise. En effet, la roue s'est parfois substituée en Gaule au foudre du Jupiter romain et le moulin, à eau puis à vent, n'en constitue, tant en Gaule qu'en Irlande, qu'une forme évoluée. On rapprochera de cet attribut de la roue la manière dont le Dagda se débarrasse du géant Cridenbel qui l'affamait au temps de la royauté de Bres en exigeant de lui les trois meilleurs morceaux de sa part dans un des récits de la *Seconde bataille de Mag Tured*. Sur le conseil de son fils le Mac Oc, il met dans les trois morceaux trois pièces d'or: « l'or tournera dans son ventre et il en mourra ». Cela rappelle beaucoup l'histoire de Gargantua qui meurt d'avoir avalé un moulin. Mais la version paraît plus archaïque puisqu'il est question de trois pièces d'or, plus proches d'une roue solaire. A l'inverse de V. Raydon⁵ et à la suite de F. Le Roux, nous pensons donc que le Dagda est bien (et non Lug) le dieu à la roue irlandais, que Mog Ruith est bien son serviteur et que le Jupiter irlandais n'est donc théologiquement et mythiquement pas très différent du Jupiter gaulois qu'on le nomme Taranis ou Sucellus.

Il est vrai que le Dagda n'est que médiocrement tonnant, mais ce n'est pas le cas de son hypostase Cú Roi, l'homme au manteau gris. Quand ce dernier va abattre sa hache sur le cou de Cúchulainn dans *Le festin de Bricriu*, « le crissement de la vieille peau⁶ qui était autour du camarade et le fracas de sa hache étaient comme le grand bruit d'un bois agité par la tempête durant une nuit d'orage ». De même le rustre qui arrive en Munster auprès de Finn et retousse son manteau jusqu'au-dessus de ses fesses « part à la vitesse du chevreuil ou de l'hirondelle ou du vent mugissant sur les puissantes montagnes au milieu

5 « Le Dagda, dieu de l'orage et du panthéon irlandais. Un écueil du comparatisme interceltique ? », *Dialogues d'histoire ancienne*, 39, 1, 2013, p. 93.

6 La peau qui tourne autour de Curoi rappelle ici la bête insulaire dont la peau tourne autour de la chair et des os. Quant à Cúchulainn, à cet instant, il distend son cou jusqu'à ce qu'il atteigne l'autre extrémité du billot. La technique renvoie à la manière dont Evnyssien procède en se distendant pour éclater en quatre morceaux le chaudron de résurrection de Bran le Béni, dont la Fontaine de santé, où Dianecht ressuscite les guerriers morts en les rechargeant en feu, n'est qu'une variante digne de l'Apollon Borvo (« bouillonnant ») gaulois.

4 Voir B. Robreau, « Le dieu au manteau gris sombre », *Ollodagos*, 21, 2007, pp. 195-278, particulièrement pp. 196-197 et 230-231 (Cú Roi et Cúchulainn), 205-211 (Cú Roi et le Dagda), 239-45 (Bran le Béni).



La roue à carillon de Confort-Meilars (Finistère) guérissait du mutisme. Faut-il y voir un des ultimes avatars de la roue du Jupiter celtique ? (cl. B. Robreau).

de mars. Telles étaient la rapidité, la violence et la force du départ que le géant fit un bruit de tonnerre en quittant la colline ». Ce passage est d'ailleurs à rapprocher de la tradition du Vivarais selon laquelle Gargantua est censé apporter l'été et l'hiver dans sa hotte. En mars, il est probable qu'il apporte les premiers orages de l'été. Dans le folklore français, c'est à la Quasimodo, le dimanche *in albis*, à l'octave de Pâques, qu'il faut commencer à sonner les cloches pour éloigner les orages. Et Gargantua s'assied ou pose le pied fréquemment sur des clochers sans doute pour en neutraliser les cloches car, à Angers, il lance si fort une mouche contre la cloche de la cathédrale Saint-Maurice qu'il la fend, vole celles de Bourbourg et décroche celles de Notre-Dame de Paris pour les mettre au cou de sa jument. Et c'est bien le bruit qui est en cause car nous disposons d'une version plus archaïque où il avale des pierres sonnantes données par les habitants de Dinan afin de venir les faire sonner à Plévenon. Mais marchant dans le lit d'Arguenon, il est pris d'un haut-le-cœur en croisant un bateau chargé de raies et vomit les pierres à Notre-Dame du Guildo. La leçon est aussi claire que pour les cloches. Son action vise à éviter toute sonnerie et donc toute tentative d'éloigner l'orage.

Gargantua est aussi chasseur et donc, d'une certaine manière, maître des animaux. Tout petit, nous dit B. Sergent, il réclame une gibecière en cuir de cerf qui nécessite aux veneurs d'Arthur de nombreux exploits cynégétiques en France, en Angleterre et dans la forêt d'Ardenne. Puis il faut anéantir tous les loups d'Angleterre pour doubler cette gibecière. C'est en revenant de la chasse avec, accrochés à son col, 37 cerfs, des biches et des sangliers que le bon géant rencontre Gallimassue. Ici, le personnage rappelle le maître celtique des animaux généralement identifié à Cernunnos que l'on retrouve sur le chaudron de Gundestrup. Nous l'avons déjà observé dans *Le chevalier au lion* de Chrétien de Troyes sous l'aspect d'un géant noir de dix-sept pieds de haut, laid et hideux, avec une tête plus grosse que celle de n'importe quelle bête, des oreilles grandes comme celles d'un éléphant, portant autour du col deux peaux fraîchement écorchées de deux boeufs ou de deux taureaux. Assis sur une souche, il garde les bêtes de la forêt et tient à la main une massue. Dans la version galloise (*Owein et Lunet*), il y a mille animaux sauvages autour du géant qui est assis sur un tertre et il décharge un coup de sa massue de fer sur un cerf qui fait entendre un grand brame qui fait accourir toutes sortes d'animaux y compris serpents et vipères en aussi grand nombre

que les étoiles. Or ce géant indique au chevalier au lion le chemin de Barenton où, en versant l'eau sur la dalle de marbre, ce dernier déclenchera un énorme orage : un si grand coup de tonnerre survient qu'il pouvait sembler que la terre et le ciel tremblaient et une violente grêle dépouille l'arbre de la fontaine de toutes ses feuilles. Il faut certainement ici lier les deux événements qui se produisent vers la Saint-Jean et se succèdent en quelques paragraphes : le brame du cerf déclenche l'orage de la même manière que le cri du taureau est assimilé au tonnerre dans les régions méditerranéennes. C'est d'ailleurs le moment de se rappeler l'épilogue du séjour du Dagda au temps de la royauté de Bres : la génisse choisie par le dieu attire à lui tous les troupeaux d'Irlande lorsqu'elle mugit. Le détail est important parce qu'il semble bien montrer que, malgré les apparences, le Dagda est aussi tonnant que Taranis. Et le conseil du stratagème lui a été donné par le fils qu'il a eu de son adultère avec Boand, la « vache blanche ». L'aspect bovin est même particulièrement accentué dans la description de Cú Roi qui a des yeux de la taille d'une citerne à boeufs, une énorme massue de la taille d'une remise d'hiver sous laquelle trente boeufs pourraient trouver refuge, une hache dont la poignée nécessite pour la déplacer un attelage de labour de six paires de boeufs tandis que la souche qu'il tient de la main gauche serait un fardeau pour vingt autres paires de boeufs. Sur le continent, il faut sans doute aussi évoquer la coutume appelée le chaudron sonore par Van Gennep. Connue en Bretagne, Anjou et Vendée, elle consiste à faire chanter un chaudron ou une bassine à lessive la veille de la Saint-Jean pour obtenir un bruit terrifiant et nuancé. Ce chaudron est donc activé à la date à laquelle éclate le terrible orage de Barenton. Et le fait de faire chanter un chaudron renvoie d'assez près à deux des attributs du Dagda : le chaudron et la harpe.

Quelques autres éléments du folklore de Gargantua renvoient cependant à d'autres dieux que le Jupiter celtique. Ainsi quand, ayant entendu parler du géant Maury de Pruniers près d'Angers, Gargantua prend son adversaire par l'oreille et l'attache dans le roc, on pourrait songer à une réminiscence d'Ogma, qui enchaîne les hommes par la magie des ogams. Il en va de même pour le fagot que notre géant donne à une vieille femme en divers lieux et qui suffit pour chauffer cette dernière pendant sept ans. Au temps de la royauté de Bres, pendant que le Dagda était constructeur de forteresse, Ogma était employé à porter des fagots⁷. On peut aussi penser à la légende

mayennaise où Gargantua envisage de s'emparer des cloches de Saint-Tugdual à Laval pour s'en faire un sifflet car, en Irlande, c'est Brigid qui passait pour avoir inventé le sifflet. On remarquera cependant qu'Ogma est le frère du Dagda et Brigid sa fille. Il pourrait donc s'agir de données détachées de leur contexte initial, mais qui n'interviendraient pas par hasard. Un autre détail contenu dans une légende normande peut aussi donner matière à réflexion. Gargantua s'endort à Vire, le bras par dessus le ravin. Un savetier emprunte ce pont, mais il pique le géant de son bâton ferré. Ce dernier se réveille et le savetier tombe à l'eau. On sait en effet que Lug, le Mercure celtique, est particulièrement lié à l'art du cordonnier alors que Cú Roi est vêtu de vieilles chaussures de peau non tannée en lambeaux. Faut-il voir ici un très tardif reflet de l'hostilité que nous avons observé entre Cú Roi et Cúchulainn et qui serait transposée de celle du Dagda et de Lugh ? En tout cas, *La mort tragique des enfants de Tuireann* insiste sur l'antagonisme existant entre les deux familles des enfants de Cainte (Lug, Cian, Diancecht) et des enfants de Tuireann (Brian, Iuchar et Iucharba, fils de Brigid et petits-fils du Dagda).

La Tarasque

La mythologie de Gargantua s'est accrochée au paysage, entre autres à des rochers ou des tombeaux mégalithiques. Mais la mémoire du passé mythique peut aussi se conserver par le rite, comme il en va avec la Tarasque⁸ qui aurait donné son nom à la ville de Tarascon. Le monstre, dont on notera l'appellation féminine, semble avoir fait l'objet d'une tentative de christianisation vers la fin du XII^e siècle par l'entremise de la légende de sainte Marthe, laquelle ne s'introduisit dans le martyrologe des diocèses d'Arles et d'Avignon qu'au XIII^e siècle, après l'invention de ses reliques en 1187. La bête mythique habitait en dessous du château un trou du rocher dominant le Rhône. La sainte, qui fait ici figure de héros civilisateur, vint dans son bois lui jeter de l'eau bénite alors que la Tarasque s'était emparée de quelqu'un et le mangeait. Vaincu, le dragon devint doux comme un agneau. Marthe le lia avec son ruban ou sa ceinture (l'équivalent de l'étole des prêtres) selon un vieux cliché hagiographique et la population le déchiqueta sur le champ à coup de lances et de pierres. Vers 1250, Jacques de Voragine décrit le monstre dans sa *Légende*

signifie en effet "buisson d'épines", ce qui semble une allusion à sa barbe généreuse que Kulhwch doit lui raser d'une oreille à l'autre. Quant aux descriptions de Curoi, elles insistent sur sa face hérissée et ses sourcils broussailleux...

⁸ Dumont L., *La Tarasque*, 1951.

⁷ Il pourrait cependant s'agir de bourrées d'épines, mot d'appel qui apparaît à plusieurs reprises dans le légendaire de Gargantua. Dans ce cas, le motif pourrait renvoyer à Ysbaddaden, le chef des géants dans le récit gallois *Kulhwch et Olwen*. Son nom



Tarascon : le château et l'église Sainte-Marthe (cl. B. Robreau).

dorée comme un être mi-terrestre, mi-amphibie, moitié dragon et moitié poisson, plus épais qu'un boeuf et plus long qu'un cheval. On avait beau venir en nombre et en armes, il était impossible de le tuer car il quittait alors son bois pour se cacher dans le fleuve où il gênait la navigation. Il ravageait les alentours et terrorisait les habitants. Gervais de Tilbury, au début du même siècle, banalisait davantage son monstre en encadrant sa description par deux autres légendes de dracs : celle d'Arles où la bête appelait par trois fois sa victime, celle de Beaucaire où elle gardait une laveuse captive pendant sept ans dans sa demeure au fond des eaux.

Ce monstre a certainement eu des équivalents en d'autres régions françaises : la Gargouille de saint Romain à Rouen, la Chair-Salée que Bossuet interdit à Troyes, le Graoulli messin dont saint Clément délivra sa ville. Mais ce qui est important à Tarascon, c'est sa longue survie jusqu'à nos jours dans la fête populaire. Dumont le considérait comme le dernier dragon rituel survivant en France (en Wallonie, Mons conserve son dragon cérémoniel et son combat du Lumechon lors de sa ducasse attestée depuis 1248). La cérémonie, annuelle avant la Révolution française, intervenait le lundi de Pentecôte mais s'insérait dans une saison de fêtes dont elle constituait le point culminant. C'est le lundi de Pâques qu'une délégation de jeunes gens

demandait au maire la permission de faire courir la Tarasque. Ces Tarascaires participaient aussi le dimanche d'avant l'Ascension à la procession allant chercher à Saint-Etienne-du-Bois la statue de Notre-Dame du Château pour l'apporter à Tarascon, y pratiquant le jeu de la pique et du chapeau. Le 29 juillet, la procession de la Sainte-Marthe, où une petite fille de 10-12 ans conduisait la Tarasque par un ruban attaché au col de la bête, correspondait à la fin de la foire de Beaucaire. C'était surtout une fête ecclésiastique avec les pauvres de la Charité et les corps religieux défilant derrière la Tarasque, mais comportant peu d'éléments populaires qui se concentraient plutôt sur le lundi de Pentecôte.

Les Tarascaires constituaient un groupe cérémoniel composé de seize garçons célibataires qui auraient défié le monstre. La moitié d'entre eux seulement aurait survécu et fondé les villes de Tarascon et Beaucaire, sur l'autre rive du fleuve. L'abbé de la jeunesse présidait aux jeux de la fête de Pentecôte et assurait la police de la ville pendant ces jours. On n'était tarascaire qu'une seule fois et le costume n'est porté qu'à cette occasion. La sortie de la Tarasque, dont le nom évoque celui des taureaux, a été mis en parallèle avec l'*abrivado* (la course de taureaux où on attache une corde aux cornes de la bête et où on la promène à travers les rues dans une course



a des accidents quand quelqu'un est touché mais la foule applaudit comme si les coups de queue avaient une valeur positive. Les liturgistes médiévaux comme Jean Beleth et Guillaume Durand montrent le dragon *cauda longa et inflata* les deux premiers jours de la sortie des dragons cérémoniels aux Rogations de l'Ascension, *cauda incurvata et dimissa* le troisième jour où, après le triomphe du dragon les deux premiers jours, vient la victoire du Christ. Pour eux aussi, la partie la plus importante du dragon est sa queue, dans laquelle réside sa puissance, sa *virtus*. On met aussi des fusées dans ses narines pour qu'il crache le feu lors des courses.

Le caractère hybride de ce dragon à carapace de tortue, pattes d'ours, torse de boeuf, tête de lion et oreilles de cheval, est un trait d'une grande permanence car la carcasse doit contenir et cacher les porteurs qui figurent aussi les huit tarascaires tués gisant dans ses entrailles. La structure, avec une crête dorsale en dents de scie posée sur l'arête de la charpente avec les piquants fixés à l'intersection des lattes, se rapproche de celle de certains dispositifs de carnaval où plusieurs hommes marchent en file indienne dans une échelle tenue horizontalement, dissimulés sous une étoffe (Bidoche à deux porteurs et tête de cheval de l'ouest de la France).

folle, la jeune fille parvenant à lui toucher la queue étant censée se marier dans l'année). A Tarascon, le monstre est promené dans les rues, escorté triomphalement par huit Tarascaires qui dispose d'un nerf de boeuf pour fouetter la queue de la bête ou les gens trop proches de la queue. Destinée à effrayer et bousculer, la bête est surtout dangereuse par ses coups de queue qui doivent renverser les gens. Parfois, il y

La sortie du dragon de Mons lors du Doudou (cl. M. Leconte).



La fête, qui rassemblait aussi les corporations de la ville (vignerons, portefaix, vivariers, bergers, ménagers, meuniers, arbalétriers), avait certaines préoccupations de troisième fonction. Le dragon est en rapport avec l'eau où on le reconduit au moment de la sécheresse estivale. Au moment du défilé des confréries, les adeptes passent par deux en portant une tortilla ou un petit pain au bout d'une baguette et les ménagers (les agriculteurs) montés sur leurs mules distribuent des petits pains censés défendre leurs animaux contre la mort. Néanmoins, la fête pourrait bien perpétuer certains aspects d'une très ancienne cérémonie d'initiation du fait des caractéristiques des tarascaires, ces jeunes célibataires qui ne craignent pas d'affronter un monstre censé manger les enfants et commémoreraient ainsi l'épreuve accomplie par les fondateurs de la ville. L'épreuve initiatique semble même se placer lors de la visite à Saint-Etienne-du-Bois car le monstre était parfois aussi appelé Nerluc (Bois noir) du fait qu'il était censé y habiter. Le lundi de Pentecôte correspondrait plutôt avec la fête de rentrée des initiés en présence de toute la communauté. La structure celtique de ce rituel à base guerrière paraît assez évidente du fait de la comparaison irlandaise. On se rappelle en effet le triple combat de Cuchulainn, le modèle du guerrier initié, contre la Morrigan dans le gué. Celle-ci peut se présenter sous des formes animales variées : nocturne louve, mais aussi génisse et surtout anguille. La Tarasque est féminine, avec un nom (même si l'étymologie est incorrecte) et une course évoquant le taureau. Elle rappelle la Morrigan qui, sous la forme de l'anguille, s'avère particulièrement dangereuse par son long corps en forme de queue qu'elle enroule autour des jambes de Cuchulainn pour le renverser. Et on a aussi appelé Tarasque de Noves (à 20 km de Tarascon) une sculpture de carnassier androphage qui pourrait aussi bien évoquer un loup qu'un lion ou un ours.

Etant donné l'aspect du calendrier festif, il est probable que la fête médiévale et moderne s'inscrivait dans ce que la tradition galloise aurait appelé le complexe des combats des calendes de mai. La présence carolingienne du sauroctone saint Dié en face de l'ancien sanctuaire gallo-romain de Suèvres, au bas duquel gîtait la Carne Aquoire sur l'autre rive de la Loire, et celle du démoniaque Neptune Trabaudus qui sortait du Cher sous l'aspect d'un cheval dans la *Vie de saint Eusice*, dans une zone où l'on connaît une inscription antique d'un sanctuaire au dieu du fleuve, appuient la probabilité d'une origine protohistorique du rituel. En Berry et Touraine, le long du Cher, de l'Indre et de la Sauldre, la personnalité de la bête

est moins riche, malgré la présence du dragon de Nanteuil près de Montrichard. En revanche, on y trouve toute une série de quintaines sur l'eau qui avaient lieu le 1^{er} mai (Romorantin), le dimanche (Bléré, Chenonceaux, Mehun-sur-Yèvres) ou le lundi de Pentecôte (Montrichard, Saint-Aignan-sur-Cher, Buzançais), à la Trinité (Thenoux, Mareuil-sur-Cher) ou le dimanche suivant (Mennetou, Châtres). La coutume concerne généralement les jeunes gens, plus précisément ceux qui sortent de cette classe d'âge : les nouveaux mariés à l'exception de ceux qui avaient eu un enfant dans l'année (Mehun), les jeunes gens de plus de quatorze ans non encore mariés (Thenioux, Mennetou, Châtres) et aussi les meuniers, les maîtres de la roue, (Buzançais, Saint-Aignan, Romorantin) qui exerçaient souvent aussi la fonction de bourreau.

Légendes et sentences d'inondations catastrophiques

La plus célèbre légende continentale de cité submergée est celle de la ville d'Ys dont la localisation semble hésiter entre la côte sud du Finistère et la baie de Douarnenez. Il n'en existe pas de version canonique et les plus anciens vestiges, très christianisés, n'apparaissent que vers la fin du XV^e siècle. Il est alors question d'une submersion liée aux péchés de ses habitants et à laquelle le roi Gradlon aurait miraculeusement échappé. Saint Corentin intervient à ses côtés, mais les versions ultérieures le remplaceront souvent par saint Guénolé. La cour de Gradlon se caractérise par ses festins et par son luxe. Mais le personnage de Dahut (ou Ahès), fille de Gradlon, dont la débauche serait à l'origine du malheur, n'apparaît qu'en 1636 dans la version d'Albert le Grand qui développe le thème à travers l'inspiration biblique (la destruction de Sodome et Gomorre, villes corrompues). Le XIX^e siècle a vu la multiplication des collectes orales et des versions (Souvestre, La Borderie, Le Braz, Sébillot) dans laquelle l'imagination des auteurs a certainement beaucoup travaillé.

Quelques motifs non christianisés sont présents dans ces variantes. L'un est l'assimilation de Dahud à une de ces femmes de la mer, sirène ou Mary-morgane. Un autre réside dans l'introduction tardive d'un cheval : le Morvarc'h. Il figure dans la légende du roi Marc'h recueillie en 1905 par Le Floc'h dans laquelle Dahut intervient par deux fois pour échanger les oreilles du roi avec celles de son cheval, puis pour assister à sa mort. Dans la version de Guyot (1926), le Morvarc'h est le cheval magique de Malgven, la reine du nord dont Gradlon tue le mari. Tous deux engendrent Dahut



Vue depuis Locronan, la baie de Douarnenez où gît la ville d'Ys engloutie (cl. B. Robreau).

pour laquelle le père fait construire une cité protégée par une digue dans la baie de Douarnenez. La fille y mène une vie dissolue et fait tuer ses amants au matin. Quand la clef est volée et la porte qui retient les eaux ouverte, Gradlon tente de s'échapper avec sa fille sur Morvarc'h, mais Guénolé précipite celle-ci dans les flots qui l'engloutissent. Un autre motif, moins remarqué, intervient aussi : celui de la liaison d'Ys avec un autre site alternatif. Ainsi une tradition bretonne veut que lorsque Paris sera engloutie, Ys renaîtra. Il est probable que cette croyance remonte à la fausse étymologie Par-Ys ou Paris est égal (par) à Ys. Mais une autre légende veut qu'Ys renaîtra le jour où une messe y sera célébrée. Une version recueillie vers 1830 rapporte qu'Ys aurait pu être sauvée par le sang du Christ si un calice lancé du haut de la cathédrale de Quimper avait pu être apporté intact jusqu'à la baie de Douarnenez et précipité dans la mer. On rappellera aussi la fausse étymologie qui mettait l'autre nom de Dahut, Ahès, en rapport avec Carhaix (Ker Ahès), la capitale gallo-romaine des Osismes, le peuple gaulois qui occupait l'Armorique occidentale.

La ville d'Herbauges⁹ est une autre cité engloutie célèbre qui se serait située sous l'actuel

lac de Grandlieu, au sud de Nantes. Là également la christianisation paraît ancienne, probablement carolingienne dans la mesure où elle est déjà à l'oeuvre dans la *Vie de saint Martin de Vertou*. Ce diacre aurait été envoyé en mission à Herbauges par un évêque de Nantes du VI^e siècle du nom de Félix, connu de Grégoire de Tours. A cette époque, il aurait existé à l'emplacement du lac une ville restée païenne habitée par les descendants des habitants de Rezé qui adoraient notamment une statue de Jupiter en or massif. Une légende du XVII^e siècle précise d'ailleurs que ce serait la destruction de Nantes par Jules César qui aurait contraint les ancêtres de ces gens à l'exil dans les marais. Venu à Herbauges, Martin de Vertou prêche inutilement l'Évangile ; seuls une brave femme et son mari nommé Romain se convertissent. Devant cette impiété opiniâtre, une voix céleste avertit le diacre de rentrer à Nantes car la colère divine va se manifester. Il prévient Romain et sa femme qui se hâtent de le suivre. La punition céleste ne tarde pas, se conformant au récit biblique de Sodome et Gomorrhe, puisque Martin ayant interdit aux deux fuyards de regarder derrière eux, la femme de Romain, imitant celle de Lot, ne put s'empêcher de se retourner et fut changée aussitôt, non en une statue de sel mais en une statue de pierre, un menhir qui se trouve encore près de Pont-Saint-

⁹ Lelu J.P., « Légendes et tradition autout du lac de Grand Lieu », *Mythologie française*, 194, 1999, p. 2-22 ; Robreau B., « Mythe et rite : les survivances du cheval celtique », *Mythologie française*, 244, 2011, p. 23-35.



Le lac de Grandlieu qui a recouvert la ville d'Herbauges (cl. B. Robreau).

Martin et que l'on nommait, vers 1780, la Vieille de saint Martin.

L'eau, sortie des entrailles de la Terre, avait englouti la ville. Selon Thomas de Saint-Mars, qui écrit dans les *Mémoires de l'Académie celtique* vers 1810, il y avait près de Saint-Aignan-de-Grand-Lieu, une petite île sablonneuse, l'île d'Un ou de Dun, où l'on voyait des restes de fossés et une pierre (depuis disparue) haute d'environ 1,60 m percée d'un trou de 16 cm à 60 cm au-dessus du sol. Selon la légende qu'il recueillit alors, elle servait à boucher l'entrée du gouffre qui avait vomi l'eau du lac. Ce gouffre renfermait un énorme géant qui, du fait des efforts qu'il fait pour se libérer de sa prison, excite les tempêtes sur le lac. Il restera enfermé jusqu'à ce qu'une jeune fille vierge passe le bras gauche dans le trou de la pierre pour l'enlever tout en tenant de la main droite une ceinture bénie munie d'un noeud coulant destiné à lier le géant.

Ces données de la tradition populaire locale semblent moins dépendants de la christianisation que celles tirées de l'hagiographie de saint Martin de Vertou ou même que de l'histoire de la ville d'Ys. On notera là-aussi l'existence d'une liaison alternative entre la ville engloutie et une cité gallo-romaine car, d'une part, les habitants du lieu sont censés venir de Nantes ou de Rezé (sa ville portuaire jumelle sur la rive méridionale de la Loire) détruite par César, d'autre

part, on connaissait en Pays de Retz (celui de Rezé) une sentence qui disait : « Quand Herbauges se relèvera, Nantes périra » ou sous une forme inversée « Quand Nantes disparaîtra, Herbauges renaîtra ». Deux autres éléments doivent aussi être pris en considération pour valoriser la tradition populaire locale. Le premier est le témoignage du *lai de Tydorel*, datable de la fin du XII^e siècle ou du début du suivant, qui évoque une aventure qui se passe au bord d'un lac situé près de Nantes. Un jour de grande chaleur, l'épouse d'un roi de Bretagne venu chasser près de Nantes s'assoupit dans un verger au milieu de ses suivantes après le repas de midi. Quand elle s'éveille, elle est seule et voit apparaître un beau chevalier qui l'emmène sur son cheval blanc et la dépose sur un tertre, au bord d'un lac. Le chevalier monté sur son destrier entre alors dans le lac qui se referme sur lui. Il franchit dans les profondeurs la longueur de quatre lieues (à peu près la longueur du lac vers Saint-Aignan-de-Grand-Lieu) avant de ressortir et de revenir vers la Dame à qui il demande de ne pas lui poser de question. Leur union cachée amène la naissance d'un fils, Tydorel, et d'une fille. Tydorel succédera au roi de Bretagne et la fille épousera le comte de Nantes. Tydorel possède la particularité de ne jamais dormir, et sa soeur mettra au monde deux fils qui dormiront mieux que ne le font les autres gens. Tydorel fait avouer à sa mère son origine surnaturelle et se précipite dans les eaux du lac où il disparaît à jamais.

La mention du cheval blanc est ici déterminante, d'une part parce qu'elle constituait un élément fondamental de la légende irlandaise du lac Neagh, d'autre part, parce qu'elle est beaucoup moins suspecte que celle de la légende d'Ys qui paraissait un élément rajouté tardivement, et peut-être artificiellement. Cette mention conforte aussi l'apparement du *lai de Tydorel* et de la légende du lac de Grand-Lieu. On connaissait en effet sur les rives de ce lac, à Saint-Lumine-de-Coutais, une ancienne coutume folklorique que l'on peut suivre à travers les aveux féodaux de 1542 à 1788. Elle prenait place à la Pentecôte et consistait en un jeu interprété par neuf acteurs : quatre danseurs (deux porteurs d'épée, un autre équipé d'un bâton en forme de lance ferré aux deux bouts et un dernier jouant le cheval Mallet ou Merlette) et cinq musiciens. La veille, on faisait abattre un chêne dans le bois de la Moricière, en bordure du marais communal dont la jouissance était la contrepartie du jeu, et on le portait en cortège jusqu'à la place de l'église pour y être planté en guise de mai. Lors de la grand'messe, le cheval-jupon prenait place sur le banc seigneurial et, à la sortie, le cortège des acteurs se reformait sur le parvis et tournait trois fois autour de l'arbre de Mai. On se rendait ensuite chez les marguilliers pour le banquet qui était à la charge des nouveaux mariés de l'année. Après les vêpres on revenait danser autour du chêne, en en effectuant neuf fois le tour et en faisant baiser trois fois l'arbre par le cheval de bois. Puis le bâtonnier entonnait une chanson grotesque de 99 couplets recensant la chronique villageoise de l'année écoulée (anecdotes, mésaventures, litiges, scandales...), servant en quelque sorte d'exutoire et de solde de tout compte. Le lendemain, les marguilliers étaient tenus de retourner sur les lieux avec leur cortège pour ôter les pierres et objets qui obstruaient le passage, peut-être pour délimiter l'espace de neuf pieds à moins desquels les spectateurs ne pouvaient s'approcher des acteurs.

On retrouve donc à Saint-Lumine-de-Coutais un cheval-jupon qu'on pourrait considérer comme une version ritualisée du fameux cheval blanc du *lai de Tydorel*. Les légendes orales des bords du lac assurent que le cheval Mallet était de couleur blanche et qu'il hantait les alentours. Si on tentait de le monter, il vous entraînait dans une folle calvacade et finissait par vous jeter dans un trou d'eau. On notera donc qu'il se rapproche du démoniaque cheval noir (car diabolisé par le clergé) de saint Eusice qui sort du Cher pour tourner en rond à l'intérieur d'une sorte de cercle. Il provient d'un lieu où se produisent de nombreuses tempêtes et peut se transformer en hommes ramassant

des pierres. Ce cheval rappelle donc à la fois, le cheval Mallet, qui tourne en rond autour d'un chêne ou s'enfonce dans le lac, et le géant endormi dans le gouffre bouché par une pierre qui provoque des tempêtes.

Bien que dépourvue de cheval, une légende armoricaine, celle de Saint-Potan¹⁰, un saint qui protège de l'inondation, semble aussi s'insérer dans cet ensemble mythique. Si le chêne qui y ombrage une source venait à être arraché, l'eau surgirait pour inonder tout le pays car ce chêne est en fait un homme infidèle qui a été métamorphosé par une fée, son amante. L'ambiguïté homme/cheval se double ici d'une ambiguïté homme/arbre qui pourrait aider à comprendre le chêne déraciné que l'on fait baiser au cheval de bois de Saint-Lumine-de-Coutais.

D'autres versions tout aussi condensées en reviennent, comme à l'île d'Un, à la pierre comme entrave à l'accès à l'eau souterraine. Et nous y retrouvons à plusieurs reprises des sentences alternatives. Ainsi en Anjou, la fontaine d'Avort à Louerre contient une pierre vénérée sur laquelle serait gravée : « Quiconque me lèvera, Gennes par l'eau périra ». Le ruisseau d'Avort vient en effet se jeter dans la Loire à Gennes, 5 km plus bas, après être passé au pied d'un théâtre gallo-romain considéré comme un des plus grands de l'ouest de la Gaule. A six kilomètres à l'est de Gennes et d'Avort se trouvait également un oppidum protohistorique occupé au Bronze Final et à La Tène III, que certains soupçonnent d'avoir été la capitale des Andégaves (les ancêtres gaulois des Angevins) de l'époque de l'Indépendance avant la fondation d'Angers, ce qui donne une bonne probabilité d'une origine celtique à la légende.

A Ver-lès-Chartres, dans le fond de la fontaine d'Houdouenne, près de laquelle débutait un des deux aqueducs gallo-romains de Chartres, il gisait un polissoir qu'il ne fallait pas enlever sous menace d'inonder tout le pays. Un dicton local précisait : « Quand le trou d'Houdouenne pétera, Chartres périra » et au Moyen Age, l'Abbaye de l'eau s'installa à proximité. L'église de Ver devait par ailleurs donner chaque année une oie blanche que l'on s'efforçait de faire crier lors de la messe de la Sainte-Soline (une vierge sanctifiée) du 17 octobre à l'abbaye Saint-Père de Chartres située dans la partie basse de la ville. L'oie était attachée par un ruban de soie noué autour du col qui rappelle le noeud couant de la ceinture avec laquelle la vierge doit lier le géant du lac de

10 Audin P., *Les fontaines guérisseuses du centre et de l'ouest de la France*, Thèse, Université de Tours, 1978, p. 500 et 513 (Saint-Potan), p. 499 (Gennes) ; Claire de Marmier, *La mystique des eaux sacrées dans l'antique Armor : essai sur la conscience mythique*, 1947, p. 65.

Grand Lieu. La légende de Ver semble une réfection d'époque gallo-romaine qui a eu des incidences hagiographiques, notamment dans la *Vie de saint Béthaire* ou Bohaire. Mais nous avons montré qu'elle a dû se substituer à une légende plus ancienne qui liait le destin de Chartres à un site de la haute vallée de l'Eure où se fixa plus tard saint Laumer. Lorsque les reliques de ce dernier sont volées à Chartres et rapatriées vers le monastère du saint, les moines larrons traversent l'Eure à pied sec lorsque surgissent dans leurs dos les gardes à cheval de l'évêque partis à leur poursuite. Ils invoquent alors Dieu et la rivière s'enfle soudainement et déborde, empêchant les cavaliers de les rattrapper. L'inondation conjuguée à la présence de chevaux rappelle ici la scène de la fin de la ville d'Ys, à l'inversion de la morale près, car ici l'inondation se révèle providentielle pour les moines voleurs et non catastrophique pour les Chartrains.

Vers Monthou-sur-Cher et Thésée, dans un secteur où une inscription gallo-romaine signalait une divinité du fleuve, en aval de Selles-sur-Cher (où la *Vie de saint Eusice* évoque le Neptune Trabaudus sortant du fleuve sous forme d'un démoniaque cheval noir), la fontaine d'Herbault, dont le nom rappelle quelque peu celui de la ville d'Herbauges (*Herbadilla*) sourd parfois faiblement. On lui prêtait alors le pouvoir d'annoncer la cherté des blés pour l'année suivante. On croit aussi qu'un jour ses eaux couleront avec violence et occasionneront une telle crue que la ville de Tours sera détruite car, disait-on, « Tours périra par le Cher ». Le caractère alternatif du dicton est ici un peu effacé, mais Tours est une capitale de cité gallo-romaine et Pouillé-Thésée un site antique frontalier non négligeable.

Les traces d'une légende parallèle sont sans doute également discernables en Picardie, là encore très effacées par la christianisation qui a utilisé ici le culte de saint Hildevert. Ce dernier serait né à Vers-sur-Selle où il avait, en 1193, une fontaine qu'il aurait fait jaillir et une chapelle. Vers est situé au bord d'une rivière, la Selle, qui vient se jeter dans la Somme 9 km plus au nord, à Amiens, la capitale gallo-romaine des Ambiens. Trois années avant la naissance d'Hildevert (censément survenue en 616 selon Hector Josse¹¹), tous les villages de la vallée de la Selle auraient été détruits par une inondation catastrophique due à la fonte des neiges. En 1288, un autre débordement de la Selle serait survenu, annoncé quelques jours plus tôt par le gonflement de la fontaine de saint Hildevert et auquel seule son église échappa. On ne peut bien sûr éviter de remarquer qu'Hildevert ne naît probablement à Vers

qu'en vertu de son nom, mais aussi que Vers-sur-Selle est un homonyme de Ver-lès-Chartres et que le pays de Verre est pour la littérature médiévale française ou insulaire un des noms d'un Autre monde situé au-delà de la mer ou sous la mer. Deux autres légendes de Vers-sur-Selles vont dans le même sens : les cloches qui s'ébranlent toutes seules dans les villages de la vallée de la Selle quand il y revient rappellent le bruit des cloches qui s'échappe des cités englouties, Ys ou Herbauges, à Noël ou au jour anniversaire de leur translation ; les 50 moutons qui se noyèrent dans la Selle quand le fermier les y envoya se laver le jour de la Saint-Hildevert rappellent les moutons (ou le cheval Bayart dans *Les quatre fils Aymon*) qui passent du noir au blanc quand ils pénètrent dans l'Autre monde dans la *Navigation du coracle de Maelduin*.

Mélusine

La renommée de la famille des Lusignan, qui accéda au temps des Croisades à la royauté sur l'île de Chypre, explique la célébrité tardive de cette petite fée poitevine. Vers 1342-50, le moine Pierre Bersuire sait que le château des Lusignan a été construit par un chevalier qui avait épousé une fée qui se transforma en serpente après que son mari l'a vu nue. Et on croit à cette époque que cette serpente se manifeste en ce château chaque fois qu'il change de seigneur. En 1393, Jean d'Arras rédige *La noble hystoire de Luzignen* qui va être abrégée en vers par Coudrette en 1401 sur l'ordre de son seigneur, apparenté à l'illustre maison. Les deux auteurs auraient pris leurs matériaux sur place en Poitou, tant dans la tradition orale que dans divers écrits, mais aussi à Gervais de Tilbury qui connaissait une histoire voisine survenue au chevalier du Rousset près d'Aix-en-Provence et auquel aurait été emprunté le nom de Raimond(in). Une anecdote du même genre est connue également en pays de Langres d'après un sermon de Geoffroy d'Auxerre de la fin du XII^e siècle, repris plus tard par Vincent de Beauvais, et, vers la même époque, la dame du *lai de Lanval* de Marie de France présente des caractéristiques proches. La fée d'Argouges, liée à l'édification du château de ce nom près de Bayeux, possède une légende apparentée consignée dans un manuscrit du XIV^e siècle, qui a aussi été appliquée à plusieurs autres châteaux normands ayant appartenu à la même famille (Rânes, Gratôt, Forêt-Auvray).

Selon Jean d'Arras, Mélusine serait née en Albanie où sa mère aurait rencontré près d'une fontaine le roi Elinas. Celui-ci avait enfreint la promesse de ne jamais voir sa femme en sa gésine, ce qui entraîna le

11 Voir Josse H., « Notice historique sur les communes de Vers et Hébecourt », *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1891, p. 1-188, particulièrement p. 24-37.



Lusignan, au-dessus de la vallée de la Vivonne. Il ne reste que peu de choses de son puissant château démantelé sur ordre royal en 1586 et rasé par l'intendant du Poitou au XVIII^e siècle (cl. B. Robreau).

départ de la fée et de ses trois filles pour l'île d'Avalon. Nous retrouvons Mélusine et ses soeurs se baignant par une nuit de lune claire dans la Fontaine de Soif ou de Sé (avec le sens d'eau coulant doucement) dans la vallée de la (Vi)Vonne sous le promontoire poitevin où s'élèvera bientôt le château de Lusignan. Un chevalier du nom de Raimondin vint à passer sans les voir, pensif et mari d'avoit tué à la chasse par mégarde le comte de Poitiers. Mais Mélusine saisit le frein du cheval et lui proposa, s'il l'épousait, de faire de lui un puissant seigneur à la condition qu'il ne cherche pas à la voir, ni même à s'enquérir où elle est, le samedi. Au mariage, la table fut servie si largement que chacun se demandait d'où une telle abondance de biens pouvait venir. Mélusine se révéla également prolifique ; elle donna à Ramondin huit enfants, tous des fils, qui deviendront de grands seigneurs, roi de Chypre, de Bohême ou de Luxembourg... Tous aussi présentaient quelque anomalie : l'aîné avait les oreilles gigantesques, le second une oreille plus grande que l'autre, le troisième un oeil plus grand que l'autre ; le suivant avait une patte de lion sur la joue gauche et, en grandissant, il devint velu avec des griffes tranchantes, le cinquième un oeil unique, le sixième une dent si longue qu'elle lui sortait de la bouche, le septième une tache velue sur le nez comme la peau d'une taupe ou d'une fouine. Le dernier, appelé Horrible, était très grand et avait trois yeux.

Après le merveilleux repas de noces, d'autres prodiges se produisent. Le temps que Raimondin se rende à Poitiers et revienne, une chapelle s'est élevée sur le rocher au-dessus de la fontaine. Le comte a donné au mari autant de terrain qu'un cuir de cerf en pourra enclore ; elle le découpe en fines lanières de façon à ce qu'il enlace une vaste étendue. Mélusine bâtit alors pour son mari le château de Lusignan, puis bien d'autres (Vouvant, Mervent, Saint-Maixent, Parthenay, Châtelailon, Talmont), faisant venir à foison des ouvriers dont on ne savait ni qui ils étaient, ni d'où ils venaient. Ils étaient ravitaillés en abondance de pain, vin et viande et toutes autres choses et Mélusine les payait tous les samedis. Dans la tradition populaire locale, c'est Mélusine elle-même qui bâtit, toujours au clair de lune, creusant un souterrain de Lusignan aux arènes de Poitiers et érigeant les sept tours de Vouvant avec *trois dornées de pierre et une goulée d'eau*. Si l'aube ou le chant du coq la surprennent, elle n'a pas le temps de maçonner la dernière pierre de la chapelle de Ménigoute ou de la flèche de Niort, ou bien son cheval laisse, comme à Parthenay-le-Vieux, une empreinte sur la dernière pierre qu'elle voulait fendre. Comme ses fils ont tous un défaut, ses constructions présentent toutes une malfaçon et révèlent sa nature diabolique.

La prospérité ne dure pas. L'histoire de Mélusine reproduit en quelque sorte celle de sa mère dans la mesure où la condition posée par la fée est rompue. Le frère de Raimondin glisse dans son oreille un horrible soupçon et l'époux vient observer sa femme un samedi par un trou qu'il perce de son épée dans la porte close. Il la voit prendre son bain dans une grande cuve de marbre, femme peignant ses cheveux jusqu'au nombril avec une queue de serpent à la partie inférieure. Mélusine pousse un cri, reprend sa forme animale et fait trois fois le tour de sa première fondation, la Tour Poitevine de Lusignan, avant de s'envoler dans les airs. Chaque dernier jour d'août, une grande main s'avance sur la Tour Poitevine et en arrache une partie de la couverture.

Comme tout mythe, celui de Mélusine empile plusieurs couches d'apports. Les réalités historiques récentes, celles des Croisades, expliquent le nom de la mère (Persine) et d'une des soeurs (Palestine) de Mélusine. L'autre soeur, Melior, sera reine d'Arménie. Quant au royaume d'Albanie où Persine rencontre Elinas et à l'île d'Avalon où elle se replie, il y a bien sûr le désir de Jean d'Arras de se rattacher à la matière de Bretagne car l'Albanie est aussi un nom antique de l'Ecosse. L'influence antique explique sans doute la queue de Mélusine car une fée serpente n'est certainement pas d'origine purement celtique (il n'en existe pas en Irlande ou au pays de Galles) alors que l'Antiquité grecque connaît les sirènes et même une femme serpente dont Hérodote nous raconte qu'Héraclès s'unit à elle. Il s'agit peut-être même du seul produit de la christianisation qui assimile à l'Antique ennemi, au serpent biblique, les démoniaques divinités du paganisme. Dans le conte populaire de la fille du diable (n° 313 du répertoire de Paul Delarue) qui présente de notables analogies avec le thème général de Mélusine, les amants se transforment le plus souvent sous forme d'oies ou de canards, mais des versions isolées montre une transformation en colombe ou en couleuvre.

L'équivalent irlandais est la femme cygne provenant de l'Autre monde. On la retrouve comme fée Pédauque (à pied d'oie) dans la littérature française. Mélusine apparaît clairement comme la fée protectrice d'un grand lignage, la *banshee* dirait-on en Irlande, qui l'accompagne tout au long de son histoire et intervient dans les moments décisifs. Je ne suis pas aussi sûr que B. Sergent de son enracinement dans la première fonction car ses caractéristiques maternelles, sa prolificité en fils et sa capacité à procurer l'abondance, même si elle se double d'une spécificité bâtisseuse et sent fortement la magie, orientent surtout vers la troisième. Le

parallèle irlandais le plus direct avec Mélusine réside dans l'histoire de la troisième Macha. Cruind, un riche fermier veuf qui vivait dans la solitude des montagnes, vit venir vers lui, un jour qu'il était seul dans son lit, une belle jeune femme nommée Macha, c'est-à-dire « la plaine ». Elle alluma le feu, prépara le repas, alla traire les vaches, donna des ordres aux gens à la cuisine quand elle revint, éteignit le feu le soir, se coucha avec Cruind et devint grosse de lui. Grâce à elle, Cruind devint encore plus riche. Un jour, notre paysan part à l'assemblée des Ulates, mais non sans avoir promis à sa femme de ne pas y parler d'elle car, lui dit-elle, « notre union ne durera qu'autant que tu ne parleras pas de moi dans l'assemblée ». Mais lorsque les chevaux du roi remportent à la neuvième heure la victoire dans la course de chars, il ne peut se retenir de dire que sa femme était plus rapide qu'eux. Le roi fait alors saisir l'homme et chercher sa femme. Bien que cette dernière soit grosse et dans les douleurs de l'enfantement, il l'oblige à courir contre ses chevaux. Elle arriva avant eux, mais à ce moment elle poussa un cri et enfanta un garçon et une fille. Le cri frappa les hommes de sorte que désormais, pendant cinq jours et quatre nuits jusqu'à la neuvième génération, ils n'auront pas plus de force qu'une femme en couches. On retrouve quasiment ici tous les motifs mélusiniens : la rencontre dans un lieu sauvage et écarté d'une femme plus ou moins magicienne qui apporte la prospérité, le mariage sans enquête du mari et le bonheur conjugal, l'indiscrétion qui rompt l'enchantement, le cri qui marque la rupture du couple.

De même qu'il existe trois Macha qui constituent un groupe trifonctionnel (la première est une voyante, épouse de Nemed, « le sacré », la seconde est une guerrière qui s'empare de la royauté par la force et épouse Cimbaeth, « le commandant des soldats », la troisième la femme du riche Cruind), Mélusine appartient à un groupe de trois soeurs en partie liées par leur nom puisque Mélusine présente le même début que Melior et la même finale que Palestine. Melior (ou Melchior) est installée par sa mère dans un puissant château d'Arménie où elle donnera chaque 25 juin un don (mais pas celui de l'union corporelle ou de l'amour) à tous les chevaliers qui viendront y veiller sans s'assoupir un instant. Palestine (ou Palatine) sera enfermée, gardée par des serpents et des ours, dans une grotte d'une montagne avec le trésor de son père jusqu'à ce qu'un chevalier de son lignage vienne l'y délivrer et utilise le trésor pour conquérir la Terre promise. Logiquement et malgré le trésor, cette troisième fée devrait être de première fonction, ce que son histoire souligne à

peine, sinon à travers son nom de Palestine et dans le contexte médiéval de Croisade de délivrance de la Terre Sainte qui s'est sans doute croisée avec la Terre de Promesse (l'Autre monde, Avalon où la mère de Mélusine s'était retirée avec ses filles) des Celtes. La mention des ours gardiens peut aussi renvoyer à la royauté.

Ce qui manque à Macha, c'est l'aspect de femme-oiseau. Mais il suffit de se rappeler l'histoire de Dechtine, la mère de Cúchulainn, pour penser que le motif n'est pas loin. Celle-ci poursuit des oiseaux pillards quand, à la nuit, elle se réfugie dans une maison où elle trouve nourriture et boisson à profusion. La femme de l'hôte était dans les douleurs de l'enfantement et Dechtine va vers elle. La même nuit que le fils de l'hôtesse, il naquit deux poulains. Mais au matin, il n'y avait plus de maison, ni d'oiseaux, seulement l'enfant qui fut élevé par Dechtine à Emain Macha jusqu'à sa petite enfance, et les poulains que l'on donna comme jouets à l'enfant. L'enfant mourut et sa mère adoptive en eut grand chagrin. Lorsqu'elle revint de sa lamentation, un petit animal sauta dans sa bouche avec la boisson qu'elle absorba. Cette nuit-là, elle vit en rêve Lugh, fils d'Ethne, venir à elle et lui dire qu'elle était enceinte de lui car c'était lui qui l'avait amenée vers sa maison. Le récit rappelle celui de Cruind et de la troisième Macha par la maison isolée où se fait la rencontre, l'abondance qui y règne, la naissance d'un enfant en lien avec celle de chevaux, le cri de lamentation de la mère. Mais ici les cygnes de Samain établissent le lien entre Dechtine qui pousse le cri et l'hôtesse enceinte qui semble plus proche du type de la troisième Macha et de Mélusine. L'aspect d'oiseau aquatique, cygne, cane ou oie, marque seulement la forme qui permet à la femme de l'Autre monde d'y retourner, et la queue de la serpente n'est qu'un remaniement secondaire et tardif du mythe. Le cri ou le retour de Mélusine marque la mort et la succession des générations.

L'Irlande préfère aussi faire apparaître la femme oiseau sur un lac et la mythologie française au bord d'une fontaine, dont la cuve du bain de Mélusine ne constitue que la redondance. C'est sans doute une différence très secondaire. Très parlante est en revanche l'activité nocturne liée à la pleine lune de Mélusine. Elle rappelle celle, évoquée plus haut, d'une sainte Brigide qui avait, selon son plus ancien biographe, une tendresse particulière pour les canards et était l'héritière d'une triple Brigid païenne qui avait inventé le cri de lamentation. L'activité de sainte Brigide auprès du foyer et auprès des vaches inciterait d'ailleurs à la reconnaître facilement sous le masque de la troisième Macha. En Gaule, sa correspondante la

plus évidente réside en Minerve qui est la seule divinité gauloise féminine évoquée par César. Mais il faut sans doute considérer que cette épithète du conquérant des Gaules recouvre aussi une grande variété de déesses parmi lesquelles sont les Mères (Matres, Matronae, Suleviae, Junones...) qui sont souvent représentées par groupes de trois et fréquemment des divinités de sources, voire de rivières (Sequana avec sa barque à tête de canard ?), parfois romanisées en nymphes ou en Vénus anadyomènes. Les Mères gallo-grecques sont parfois invoquées en tant que bien écoutantes, ce qui ne peut que rappeler les grandes oreilles des deux premiers fils de Mélusine. De même, les Suleviae du Gard ou de Vienne-en-Val, dont le nom dérive probablement de celui de l'oeil (*suil* en irlandais) peuvent suffire à expliquer le grand oeil du troisième, l'oeil unique du cinquième et les trois du dernier, sans qu'il soit besoin d'évoquer la mutilation qualifiante du germanique Odhinn. Les griffes tranchantes du quatrième évoquent le vol du poulain de Teyrnnon dans le *Mabinogi*, la grande dent du sixième l'illumination atteinte par Finn chaque fois qu'il portait son pouce à sa dent de sagesse,... peut-être même faut-il rapporter la tache velue comme la peau d'une fouine sur le nez du septième au jeu du blaireau dans le sac.

Les Mères gauloises portent souvent des enfants sur leurs genoux et des cornes d'abondance comme emblèmes. Un groupe d'Alise-Sainte-Reine montre même à leur côté une sorte de Vénus, une femme nue assise sur un bateau avec derrière elle son manteau soulevé par le vent et à sa gauche un cygne qui dresse la tête. Leur nombre, leur dispersion, et la variété de leurs appellations militent pour leur caractère de divinités locales préfigurant l'aspect lignager de Mélusine. Pour celles des régions rhénanes où l'épigraphie est abondante, Hatt avait même émis l'idée que chaque personnalité ou chef de famille avait sa patronne attitrée. La tendance à assimiler la déesse-mère à la patronne d'un artisanat est notée par le même savant à propos d'une Juno Saponaria de Grand, ce qui confirme notre équation de proche identité entre la Minerve et les Mères gallo-romaines. Il avait aussi indiqué que ces Mères, particulièrement les Aufaniae de Bonn, pouvaient aussi être protectrices de guerriers dans le combat, ce qui indiquerait que Melior, la soeur de seconde fonction de Mélusine, et la seconde Macha irlandaise avaient leurs correspondantes gallo-romaines. J.-P. Lelu avait retrouvé dans un martyrologe du XII^e siècle la trace d'une sainte Mélusie, reine, fêtée le 7 septembre. Or ce jour est justement celui de sainte Reine d'Alise, l'Alésia bourguignon où le culte d'Epona est bien affirmé. Il en a déduit que sainte Mélusie n'était

qu'une sorte de traduction populaire d'un culte à une déesse chevaline que l'on a souvent rapprochée de la Rhiannon galloise, mais aussi de la seconde Macha. L'Epona gallo-romaine tient fréquemment une patère et une corne d'abondance, ce qui la rapproche de notre Mélusine, propice à procurer la richesse. Elle figure de manière significative, de même que les représentations de Vénus, parmi les statuette en terre blanche de l'Allier qui se retrouvent dans les tombes en tant que matériel funéraire. Elle semble d'ailleurs être une protectrice des morts sur les stèles-maisons de Luxeuil et sur les stèles funéraires de nécropoles à Metz. Une petite statue en bois découverte dans un puits près des thermes de Saintes représentait Epona avec un enfant nu tenant patère et gâteau assis à côté d'elle sur le cheval. Il arrive aussi que ce soit le cheval qui soit accompagné d'un poulain, ce qui peut rappeler le poulain naissant en même temps que l'enfant de l'hôtesse de Dechtine. Une inscription de Til-Châtel, en Bourgogne, associe Epona aux déesses-mères et au génie local, preuve que, si elle n'est pas elle-même une Mère, elle en est très proche. Sur une stèle auvergnate (Esperandieu, n° 108), elle est accompagnée de Selènè et Phosphorus tenant une torche tandis qu'un vent imaginaire gonfle la draperie qui entoure le haut de son corps, ce qui rappelle curieusement le lien de Mélusine avec certains châteaux comme Vouvant ou Mervent.

Pour résumer, la légende de Mélusine correspondrait assez bien avec un mythe s'appliquant à une de ces Mères gallo-romaines attachées à un site ou à une famille et dont la troisième Macha présenterait une forme irlandaise assez proche. La transformation d'une femme venue de l'Autre monde sous forme d'oiseau correspond assez bien avec la capacité de Mélusine à prendre son envol, et la queue de serpente ne serait qu'un motif ajouté tardivement, même si l'existence de sculptures antiques comportant des serpents (à Bonn et dans les régions rhénanes, un arbre couvert de feuilles où s'enroule un serpent sert régulièrement de motif ornemental aux autels consacrés aux trois Matronae) a pu aider à donner à Mélusine une queue. Un épisode de la *Vie ancienne de saint Samson de Dol* présente sans doute une version intermédiaire que l'on pourrait dater du IX^e siècle, si l'on suit les thèses de Fawtier et Poulin, du VIII^e siècle, si l'on accepte celles de Flobert. Il y est question d'une vieille et horrible sorcière galloise à la voix terrifiante que le saint rencontre dans une forêt qu'elle survole de sa course rapide et qu'elle ne peut quitter depuis que son mari y est mort. Et ce qui intrigue le plus est le mot par lequel l'hagiographe désigne la sorcière, *theomacha*, une expression rare bien qu'empruntée aux *Actes des Apôtres*, 5, 39, qui invite à se demander si l'hagiographe, qui envoie un peu plus loin Samson en Irlande, connaissait l'histoire de la troisième Macha.

Vouvant : la Tour Mélusine (cl. B. Robreau).



**CALENDRIER DES PUBLICATIONS DU PETIT
TRAITÉ DE MYTHOLOGIE CELTIQUE**

PARTIE 1 LES MATÉRIAUX

PARTIE 2 LE BESTIAIRE à venir en 2019.

Chapitre 9, et dernier, février 2019



Les marais asséchés du Lac de Grandlieu que hante encore le cheval Mallet à Saint-Lumine de Coutais, (cl. B. Robreau).